

Vincent ENGEL



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Michel TORREKENS

2002

Service du Livre Luxembourgeois

C'est en 1993 que j'entends parler pour la première fois de Vincent Engel comme organisateur d'un événement qui secoue le ronron quotidien de l'université de Louvain-la-Neuve. En l'occurrence, il s'agit d'une vaste opération de promotion d'un genre littéraire qui éprouve quelque difficulté à atteindre le grand public : la nouvelle. Une gageure : faire de Louvain-la-Neuve, entre septembre 1993 et avril 1994, la capitale de la nouvelle. Le point de départ fut la publication d'un fort volume anthologique qui reprend des textes d'auteurs du moment s'adonnant au récit court de langue française : *L'Année Nouvelle*. 71 nouvelles inédites, signées d'écrivains de toute la francophonie. Une coédition internationale : Canevas, Les éperonniers, L'instant même, Phi, 1993. L'apothéose : un colloque-festival de trois jours dont les actes furent publiés sous le titre : *Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XXI^e siècle*. Je découvrirai peu après que Vincent Engel est aussi un praticien proluxe de l'écriture, que

sa vie se nourrit littéralement de l'écriture. De la prose, qu'il s'agisse de nouvelles ou de romans. Mais aussi des essais car Engel est hanté par des démons : le plus grand scandale du XX^e siècle, voire de l'histoire de l'humanité, la Shoa, et dans la foulée, la mort, que rien ne justifie à ses yeux. À la réflexion, il ajoute la sensibilité, celle avec laquelle il construit certains de ses personnages, attentifs à la douleur des autres, à leurs souffrances, sans jamais s'apitoyer sur les larmoyants.

Si son parcours peut apparaître éclectique, il n'en a que l'apparence, car des liens forts unissent ses différentes approches et peuvent se résumer dans une capacité de révolte existentielle qu'il a un jour énoncée en se définissant par une formule de Camus qui lui est chère : « Un pessimiste qui rit. »

Biographie

Né en 1963 à Uccle, Vincent Engel grandit à Ohain. Après un parcours scolaire chahuté et le jury central, il entre en 1982 à l'Université. Dans la foulée du colloque organisé à Louvain-la-Neuve, Vincent Engel crée en 1995 le Centre d'études de la nouvelle, qu'il dirige. Il devient également professeur à l'Université catholique de Louvain, aboutissement à ce jour d'un parcours académique entamé en 1986. Au fil du temps il se spécialise dans la littérature belge de langue française qu'il enseigne notamment à l'université de Metz, qu'il analyse dans des publications et qu'il présente lors d'interventions diverses aux quatre coins du monde (Québec, Chili, Liban, etc.).

Peu auparavant, il s'était déjà fait connaître par la réflexion qu'il mène sur les implications de la deuxième guerre mondiale, et plus particulièrement des camps d'extermination. On oublie bien souvent que sa première publication, en 1989, s'intitule *Fou de Dieu ou Dieu des fous : l'œuvre tragique d'Elie Wiesel*, suivie peu après d'un essai : *Pourquoi parler d'Auschwitz?* Elie Wiesel : un des auteurs, sinon l'auteur, qui influence à la fois la réflexion et la création de Vincent Engel. Son mémoire, son doctorat lui sont consacrés. Par la suite, il accordera une attention constante à la littérature des camps, avec notamment la direction en 1995 d'un numéro spécial de la revue *Lettres romanes* consacré à ce thème. Pourquoi cette attention à une question qui taraude autant la conscience universelle que l'Histoire du XXe siècle ? Peut-être trouve-t-elle en partie son origine dans l'histoire personnelle de l'auteur : son père était un Juif ashkénaze qui, après avoir perdu toute sa famille dans les camps, sauf un frère, a interdit à sa femme de se convertir au judaïsme et a tenu à ce que ses enfants soient baptisés. Weinberger, le nom du personnage central de son quatrième roman, est aussi celui de sa lignée maternelle.

Par ailleurs, ses recherches scientifiques se concentrent sur la littérature française du XX^e siècle et les rapports entre idéologies et littérature. À ses yeux, *le principe essentiel est de revaloriser la place de l'être humain dans la recherche en sciences humaines et de remettre à l'honneur les questions de sens*. On ne s'étonne pas dès lors de le voir s'intéresser à des questions éthiques liées à la médecine par exemple, en les éclairant des lumières de la littérature.

Mais Vincent Engel est avant toute chose écrivain. Il se rêvait déjà tel à 9 ans, quand il écrivait de petits romans d'aventures. Vers 15-16 ans, il commençait d'envoyer des textes à des éditeurs. Dans une rencontre avec Francine Ghysen (*Mensuel littéraire et poétique*, avril 1995), il confesse ses premières influences littéraires : *Ce sont les Allemands du début du siècle qui m'ont fait pénétrer dans la littérature, dans l'écriture : Hermann Hesse, Kafka, Rilke, Thomas Mann (par ordre chronologique). À eux se sont ajoutés André Baillon, dont je suis l'arrière-petit-neveu, et qui est pour moi non seulement un des plus grands écrivains belges mais un formidable précurseur de l'existentialisme et de toute la modernité. Salprem, un écrivain breton qui a connu une initiation de Sannyassin et qui dirige maintenant un ashram en Inde. Et, un peu plus tard, Elie Wiesel, à qui j'ai consacré dix ans d'études. C'est lui qui m'a ramené au judaïsme.*

Terminons en disant que Vincent Engel est avant tout un homme animé par la passion et ses convictions. Aussi n'hésite-t-il pas à susciter le débat sur les thèmes qui le passionnent, comme la place des lettres belges de langue française et la Francophonie (place qu'il défend en tant que président de l'Association des Gens de lettres). Les essais publiés en témoignent, mais aussi les articles parus dans la presse et dans des revues. *Alliances* par exemple, où il a eu l'occasion de dénoncer la mainmise du politique sur le culturel, la nécessité d'un exil éditorial pour exister. Autre sujet de réflexion : la Shoa, qu'il aborde tant par le biais de l'essai que par celui de la fiction. Mémoire, écriture mais aussi musique, trois passions dont il a réalisé une synthèse en écrivant un oratorio sur Auschwitz en

collaboration avec Gaston Compère, toujours à produire. Gageons que notre auteur nous réserve encore bien des surprises, comme ce roman de 770 pages, ***Retour à Montechiarro*** (Fayard) dont nous avons appris la sortie au moment de boucler ce dossier. Eh oui, il est des auteurs qui écrivent plus vite qu'on ne les lit !

Bibliographie

Essais :

- *Fou de Dieu ou Dieu des fous : l'œuvre tragique d'Elie Wiesel*, De Boeck, Bruxelles, 1989.
- *Pourquoi parler d'Auschwitz ?*, Éperonniers, Bruxelles, 1992.
- *Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XXI^e siècle* : actes du colloque de l'Année Nouvelle, du 26 au 28 avril 1994, Canevas, L'instant même, Phi, 1995 (dir.).
- *Nos Ancêtres les Gaulois*, impressions d'écrivains sur la francophonie, Quorum, Ottignies, 1996 (dir.).
- *La nouvelle de langue française aux frontières des autres genres, du Moyen Age à nos jours*, Actes du colloque de Metz, juin 1996, Quorum, Ottignies, 1996.
- *Au nom du père, de Dieu et d'Auschwitz ; regards littéraires sur des questions contemporaines au travers de l'œuvre d'Elie Wiesel*, Peter Lang, Bern, 1997.
- *Histoire de la critique littéraire des XIX^e et XX^e siècles*, Academia-Bruylant, Louvain-la-Neuve, 1998.
- *Frédéric Tristan*, Le Rocher, 2000.
- *Fiction : l'impossible nécessité. Sur les récifs des sirènes naissent les récits des silènes*, essai, Ohain, Asmodée Edern Éditions, 2006.

- *Le don de Mala-Léa : David Susskind : l'itinéraire d'un Mensch*, biographie romancée, Bruxelles, Luc Pire/Le grand Miroir, 2006.

Fictions :

- *Légendes en attente*, nouvelles, L'instant même, Québec, 1993 (Prix Franz de Wever).
- *La vie malgré tout : confessions nouvelles*, L'instant même, Québec, 1994 (Prix Renaissance de la nouvelle).

- *Un jour, ce sera l'aube*, roman, Labor, Bruxelles, L'instant même, Québec, 1995.
- *Raphael et Laetitia* : romansonge, Alfil, Neuvy-le-Roy, 1996.
- *La vie oubliée. Nature morte IV*, sous le pseudonyme de Baptiste Morgan, Quorum, Ottignies, L'instant même, Québec, 1998.
- *La guerre est quotidienne, nouvelles*, Quorum, Ottignies, L'instant même, Québec, 1999.
- *Oubliez Adam Weinberger*, roman, Fayard, Paris, 2000.
- *Retour à Montechiarro*, roman, Fayard, Paris, avril 2001.
- *Mon voisin, c'est quelqu'un*, sous le pseudonyme de Baptiste Morgan, roman, Paris, Fayard, 2002.
- *Requiem vénitien*, roman, Paris, Fayard, 2003.
- *Les Angéliques*, roman, Paris, Fayard, 2004.
- *Les Absentes*, roman, éditions Lattès, 2006.
- *Amour, j'écris ton nom, 23 auteurs belges colorient leur plume*, collectif, Charleroi, Couleur Livres, 2006.
- *Alessandro*, théâtre, drame en quatre actes, Ohain, Éd. Asmodée Ederm, 2006.
- *Vae victis*, roman, Bruxelles, Luc Pire/Le grand Miroir, 2006.
- *Othello, passeur*, avec Yves Vasseur, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2008.
- *Opera Mundi*, avec des photographies d'Emmanuel Crooy, Bruxelles, Luc Pire/Le grand Miroir, 2009.
- *La peur du paradis*, roman, Paris, Lattès, 2009.
- *Le mariage de Dominique Hardenne*, roman, Paris, Lattès, 2010.

Texte et Analyse

La lettre détournée

À Gilles Pellerin, le meilleur

Le train a déjà une demi-heure de retard. Jenny attend sur le quai et son coeur s'impatiente, et son coeur redoute aussi l'arrivée du train, comme si cette ambiguïté douloureuse était responsable du retard, comme si sa crainte tenait bloquée la locomotive quelque part entre la mer et Londres. La locomotive et les wagons qu'elle traîne, et Peter qui somnole sans doute dans l'une des voitures, sur la banquette de première où le confine son grade d'officier tout frais. Bien sûr, Peter somnole, dès qu'il est inactif il se met en veilleuse comme pour économiser de cette formidable énergie qui a tant séduit Jenny lorsqu'ils se sont rencontrés deux ans plus tôt. Un an avant la guerre, avant que Peter soit mobilisé sur les navires de Sa Majesté pour le salut du monde libre. Elle l'imagine sur son bateau de fer et de feu, sommeillant à chaque répit et premier sur le pont à la moindre alerte. Elle a peur pour lui, le sommeil ni la force ne préservent sans faille de la mort, mais l'Angleterre est en guerre et Peter est officier de la Royal Navy ; Jenny espère que Dieu ne sommeille pas, qu'il est lui aussi sur le pont et qu'il veille sur Peter et tous les jeunes Anglais prêts à mourir pour la patrie et la liberté. Jenny a peur pour Peter et pourtant Jenny appréhende le moment où le train arrivera, où Peter descendra, l'apercevra et marchera vers elle, tout sourire, à pas amples, pour la prendre dans ses bras, la soulever dans l'air et l'embrasser avec une tendre fougue, comme il en a coutume ; et plus encore à cause de l'absence prolongée, voilà six mois qu'elle l'a accompagné sur ce même quai, qu'il est monté dans un train semblable à celui qui est attendu, qu'il est parti vers la mer, son HMS, sa guerre. Six mois qu'elle guette son retour ; quelques semaines qu'elle le redoute. Depuis qu'elle s'est résolue à lui écrire cette horrible lettre, à la livrer

aux bons soins de la poste et de l'armée de Sa Majesté. Depuis qu'elle attend, le coeur serré, sa réponse. Et plus encore, depuis le message laconique où il annonçait SON retour pour une brève permission, sa joie de revoir celle qu'il aime. Et pas un mot sur la lettre de Jenny.

Peter qui dort, Peter qui vit. Peter qui l'aime et qui s'endort après l'amour, et Jenny qui le regarde, serein et beau dans le sommeil comme un enfant candide qui ignore la guerre, comme un idiot confiant, un simple d'esprit, bénis soient-ils. Et Jenny l'aime, et l'aime aussi quand il rouvre les yeux et la reprend dans ses bras pour l'entraîner au feu de leur jeune passion. Peter le volcan, Peter la mer étale. Peter mobilisé, Peter qui lui demande d'une voix qui tremble à peine si elle veut bien, Jenny, qu'ils se marient, pour l'effort de guerre sourit-il, le bonheur fait peur aux Allemands. Et Jenny dit oui d'une voix qui tremble fort, et elle rit et elle pleure aussi, tue tous les Allemands et reviens vite, surtout n'oublie pas de revenir. Puis, le départ. Les nouvelles effrayantes des combats, le silence terrifiant qui se glisse entre les trop rares lettres qu'il lui envoie, où il lui rappelle combien il l'aime à mots tout simples, qu'à sa prochaine permission ils règlent tous les détails pour qu'à la suivante la cérémonie puisse avoir lieu. Reviens vite, mon Peter, se dit Jenny tous les matins, tous les midis, tous les soirs, à chaque heure, chaque minute, dans chacune de ses respirations. Moi aussi je t'aime, moi aussi, mais Jenny ferme les yeux, chasse les pensées sombres qui l'envahissent sur ce quai où elle attend un train récalcitrant, et Peter qui n'a rien dit dans sa lettre de cette autre que Jenny lui a envoyée. Qu'est-ce qui m'a prise, se répète-t-elle, mais c'est trop tard, et puis avait-elle le droit de ne pas lui avouer alors qu'il l'aime tant et qu'il se bat, courageux, au péril de cette vie qu'il veut offrir à Jenny? Je devais, quelle que soit sa réaction, je devais lui dire, lui écrire plutôt car je n'aurais pas osé lui dire en face, devant son beau sourire; blottie dans ses bras si chauds, je n'aurais pas pu, et j'aurais eu tellement honte après, quand il aurait été trop tard. Non, elle a eu raison d'écrire, elle veut s'en convaincre, pas d'autre choix si Jenny veut éviter le remords. Il décidera, Peter, Peter qui l'aime et qui saura la vérité; c'est lui qui tranchera, pour le meilleur ou pour le pire Jenny s'en remet à son jugement. Et souhaite que le train n'arrive jamais.

Mais on frémit autour d'elle sur le quai, les gens s'agitent et Jenny tourne les yeux vers l'horizon, vers ce point de fumée qui marche vers eux enfin, la locomotive, les wagons et Peter, Peter qui sans doute se réveille, s'apprête - mais qu'a-t-il dans le coeur, quelles paroles prépare-t-il sur ses lèvres ? Le train arrive, longe le quai, comme dans les exercices pour apprendre une autre langue, et Jenny espère que Peter trouvera les mots du bonheur pour effacer cette lettre ; sans quoi, elle devra tout réapprendre, la langue, le coeur, la vie, la vie sans Peter - et sûrement rayer les mots joyeux de son vocabulaire.

Enfin, comme dans les films, le train figé qu'enveloppe la fumée, les portières qui s'ouvrent et claquent, les arrivants qui trouvent la vapeur. Jenny ne voit pas encore Peter, peut-être a-t-il changé d'avis en relisant sa lettre, ou bien dort-il, affalé sur la banquette. Elle marche à pas de plus en plus rapides le long des voitures, se haussant sur la pointe des pieds pour guetter les voyageurs distraits. Mais non, il est là, devant elle, et son sourire, son rire, ses bras forts et chauds où elle s'engouffre en tremblant pour ne pas affronter son regard, et ses lèvres dans les cheveux de Jenny, le torrent des mots tendres de l'amour et des retrouvailles qui toujours semblent miraculeuses quand on les a longtemps attendues. L'espoir renaît dans le coeur de Jenny qui bat à tout rompre, elle relève les yeux, ose regarder Peter, l'embrasse et pleure et murmure son nom comme une bénédiction.

Un peu plus tard, quand la fougue s'est apaisée et qu'il ne reste que la tendresse et le bonheur rassuré de n'être pas une illusion, elle lui demande avec un dernier sursaut de crainte.

— *As-tu lu ma lettre ?*

— *Ta lettre ? Non, mon trésor. Tu sais, par les temps qui courent... elle a dû se perdre. Qu'y disais-tu ?*

— *Que... que je t'aime tant...*

Sa poitrine se soulève, un peu douloureuse, puis soulagée, résignée. Peut-être, après tout, est-ce mieux ainsi. Qui sait, le destin... c'était écrit.

Ensuite, la vaste étendue de la vie. La première permission de Peter, la nuit de leurs retrouvailles, les préparatifs. Le départ de Peter. L'attente, l'inquiétude. La guerre, toujours, longue, effrayante, à laquelle Jenny ne s'habituerait jamais. Les rares lettres de Peter, celles qu'elle lui écrit. La peur, que l'on étouffe, de cette autre lettre perdue dont Jenny ne parlera plus, dont elle ne dévoilera jamais le contenu. Elle s'est noyée et c'est tant mieux, qu'elle ne refasse pas surface à présent, et Jenny cherche à l'enfoncer plus profond encore dans l'oubli en écrivant d'autres lettres, des dizaines d'autres, je t'aime Peter, reviens vite, elle ne voit bientôt plus ce qu'elle peut écrire à part ça, tue la guerre et reviens m'aimer. La deuxième permission, à nouveau l'attente sur le quai de la gare ; Peter a reçu ses lettres, sauf celle qui s'est perdue et bien perdue. Le mariage et quelques jours de congé et de bonheur fou. Le retour à la guerre. Des mois encore de crainte. Puis, enfin, le retour de la paix, le retour de Peter. La vie tranquille. Tous les jours près de lui, on ne doit plus s'écrire. Peter qui dort, Peter qui vit, débordé d'énergie puis se repose dès qu'il le peut, c'est pour vivre plus longtemps à tes côtés mon amour, les femmes vivent plus vieilles que les hommes, alors je prends mes précautions, je ne veux pas t'abandonner. Et Jenny ne se lasse pas de le regarder dormir et vivre. Et les années glissent au gré d'un bonheur paisible, des enfants, une maison à la campagne pour les week-ends, et tout le reste qui s'en vient, qui s'enfuit. Parfois, le cœur de Jenny se serre en songeant à cette lettre disparue mais toujours menaçante, même si Jenny s'efforce de ne pas y songer – quand même, que ferais-je si tout à coup elle refaisait surface ? J'aurais tout détruit... Et cette crainte qui ne s'estompera jamais complètement accompagnera jusqu'au bout le bonheur tranquille de Jenny, comme une vieille bombe héritée de la guerre que personne n'aurait pu désamorcer.

Dix, vingt, trente, trente-six, quarante-trois ans durant lesquels Jenny, dans un mouvement devenu mécanique, s'arrange tous les matins pour relever le courrier avant que son mari se lève, quarante-trois ans durant lesquels le même pincement de cœur ponctue l'ouverture de la boîte. Et son inquiétude les rares jours où, malade, il lui était impossible de se lever et où Peter s'acquittait de cette tâche. Et sur cette toile de fond, les enfants qui

grandissent, finissent leurs études, qui se marient ont des enfants à leur tour, et Peter qui vieillit en douceur, en beauté ; Peter et Jenny qui s'aiment sans relâche ni folie, leurs sourires, leurs silences, leurs paroles ; l'amour décante, distille la saveur subtile de l'amitié qui donne à la passion la force de durer. Malgré cette crainte obscure qui ne quitte pas Jenny, qu'elle essaie de refouler au plus profond d'elle – parfois, elle a pensé tout lui avouer mais elle ne s'y est jamais résolue, à quoi bon ? C'est le destin, Jenny, ne le contrarie pas.

Et puis, du fin fond de ses entrailles, pauvre Jenny, la maladie qui se lève et le corps qui s'affaisse, et les yeux noyés de larmes de Peter qui tente un sourire à son chevet, sa main sur celles de Jenny, nous avons vieilli tu vois, il n'y a pas que les guerres qui aient une fin, tous les jours finissent par se donner rendez-vous pour un ultime salut au public, aux amis, à ceux qu'on aime, qu'on a aimés, qui continueront à chérir le souvenir de celle qui baisse les yeux, à qui Peter, de ses doigts tremblants, referme les paupières. J'ai trop dormi, se dit Peter, et il doit vivre encore, et dormir seul.

* * *

Cela fait presque neuf ans que Peter et ses enfants ont accompagné le préposé qui a répandu sur le gazon d'honneur les cendres de Jenny, neuf ans qu'il prolonge l'habitude de vivre puisque le corps n'a pas d'états d'âme. Il est resté dans leur maison et les cris, les rires des enfants viennent souvent réchauffer les murs et saluer le souvenir de Jenny. Pour se rassurer, Peter se dit que bientôt il la rejoindra, que si toutes ces années de bonheur ont filé comme un clin d'oeil le reste passera tel un souffle.

Puis, un matin, la sonnette retentit. Un jeune employé des postes est là, le visage à la fois joyeux et embarrassé. Peter l'écoute qui raconte l'in vraisemblable aventure d'une lettre, on n'a jamais vu ça, une lettre postée par une jeune fiancée, cinquante-deux ans plus tôt, à l'attention d'un jeune officier, de la Royal Navy, une pauvre enveloppe qui a pris plus d'un demi-siècle pour atteindre sa cible, vous vous rendez compte, on a retrouvé

je ne sais où ni comment votre adresse et puis voilà, faut espérer qu'il n'y avait rien d'urgent, n'est-ce pas ? Et le jeune homme rit puis s'étrangle un peu car il perçoit l'émotion du très vieil officier devant lui, qui a pris l'enveloppe dans ses mains sèches et jaunies, tremblantes, qui retrouve l'écriture de Jenny, qui revoit son visage lors de sa première permission – as-tu reçu ma lettre ? –, qui croit se souvenir d'une expression inquiète puis étrangement soulagée, ou résignée. Mais n'invente-t-il pas, après tant d'années ? Peter cherche, sonde, il en est de plus en plus sûr, Jenny était inquiète – as-tu reçu ma lettre ? –, puis soulagée et résignée. Je t'écrivais que je t'aime. Et toutes ces années ensuite, où elle l'a aimé - mais aussi la relève du courrier qu'elle considérait comme son privilège et les rares jours où il avait dû s'en acquitter ; n'avait-elle pas alors sur ses traits la même inquiétude ? Le facteur s'en veut à présent, on n'aurait pas dû la lui remettre, au vieux, on ne balance pas ainsi cinquante-deux années à la figure d'un vieillard, fût-il un ancien officier de Sa Majesté. C'est pas important, monsieur, j'en suis sûr, vous verrez – et il est prêt à lui dire qu'il doit s'agir d'une publicité, il ne songe plus à lui demander le timbre pour sa collection. Peter ne semble pas l'entendre, puis brusquement se ressaisit et demande au jeune homme s'il a du feu. Il prend le briquet que l'autre lui tend – et d'un pas fragile s'avance sur la pelouse pour ne pas salir le seuil. Il tient l'enveloppe où s'agrippe l'écriture de Jenny, l'écriture d'une morte, il la coince tant que les flammes le permettent, entre le pouce et l'index. Puis, il lâche ce qu'il en reste, qui tombe avec lenteur sur l'herbe comme un avion abattu. Ça valait bien la peine, se dit le facteur, qui prend la pièce que Peter lui tend sans le regarder, avec le briquet, et qui enfourche son vélo en bredouillant un salut embarrassé. Ai-je trop dormi ou trop vécu ? se demande Peter en refermant la porte.

L'extrait analysé est tiré de la nouvelle *La lettre détournée*. Il constitue la partie centrale d'un triptyque, qui montre combien la structure du récit contribue chez Vincent Engel à la narration. Trois parties qui représentent une réalité temporelle différente : la première tient en quelques minutes et relate l'attente à la fois impatiente mais aussi angoissée d'une jeune

femme dont le fiancé revient du front ; la seconde résume les 43 années de vie commune du couple jusqu'à la mort de la femme et la dernière les 9 années vécues par le veuf. Le temps de la narration n'est pas proportionnel au temps réel puisque la première partie s'avère la plus longue.

Le thème de la guerre, si cher à Vincent Engel, sert de toile de fond à ce texte resserré. Il montre comment la guerre peut atteindre les êtres dans leur intimité la plus profonde et que les blessures les plus cruelles ne sont pas toujours celles que vous portent les balles. En effet, la jeune fiancée est taradée par «une ambiguïté douloureuse», l'impatience et simultanément la crainte de revoir son fiancé, six mois après son départ pour le front. Ce sentiment double et contradictoire crée l'ambiance de ce début de texte, la tension et l'argument même de la nouvelle. Jenny a envoyé à Peter une lettre dont elle ne sait ce qu'elle va susciter chez lui: compréhension ou réprobation ?

La nouvelle ne souffre pas de longs préliminaires. Elle exige une mise en situation immédiate. Le sentiment ambivalent de Jenny qui donne à la nouvelle son suspens particulier est entretenu par une succession de phrases subtilement distillées: «Jenny a peur pour Peter et pourtant Jenny appréhende le moment où le train arrivera»; «Six mois qu'elle guette son retour; quelques semaines qu'elle le redoute»; «Jenny s'en remet à son jugement. Et souhaite que le train n'arrive jamais». Et cette phrase assez caractéristique de Engel en ce sens que nous retrouvons souvent chez lui l'interpellation, voire la mise en cause de Dieu, un Dieu orchestrant le destin des hommes: «Jenny espère que Dieu ne sommeille pas». La crainte, voire la culpabilité, mais aussi les émotions qui habitent Jenny donnent le ton de la nouvelle..

Autre subtilité de la nouvelle: la manière dont est brossé en quelques traits le portrait de Peter. Engel montre ici un talent averti de l'ellipse. Il ne crée pas de surenchères autour de ce personnage et le choix de deux éléments – et de ces deux seuls – contribue à la petite musique qui habite

cette nouvelle. De Peter, deux traits ressortent: «Peter qui dort, Peter qui vit», métaphorisé plus loin en «Peter le volcan, Peter la mer étale», ou répété sur d'autres modes: «Peter qui dort, Peter qui vit, déborde d'énergie puis se repose dès qu'il le peut»; «Et Jenny ne se lasse pas de le regarder dormir et vivre»; et cette phrase qui conclut la seconde partie: «J'ai trop dormi, se dit Peter, et il doit vivre encore, et dormir seul». Non seulement ce leit-motiv lui donne du rythme mais il laisse le lecteur dans l'incertitude de la réaction qui pourrait être celle de Peter s'il venait à découvrir le contenu de la lettre. Le double sentiment de Jenny trouve son correspondant dans le double tempérament de Peter. Si Vincent Engel est très attentif aux faits qu'il met en branle, on constate qu'il soigne également les états d'âme de ses personnages, leurs aventures intérieures.

Et la dernière phrase du texte: «Ai-je trop dormi ou trop vécu? se demande Peter en refermant la porte», tout en ménageant une fin ouverte puisque nous ne connaissons jamais la solution de l'énigme, concentre toute la tension narrative sur la personnalité de Peter. Elle est aussi une interpellation du lecteur qui peut reprendre à son compte la question et se regarder dans le miroir de la nouvelle en s'interrogeant sur ce qu'eût été son attitude en pareille circonstance. Et là est un des véritables enjeux de la fiction quand elle permet au lecteur de ré-écrire le texte pour son propre compte. La chute donc, élément essentiel et constitutif de bien des nouvelles, permet diverses lectures et constitue une belle réussite.

Cette nouvelle condense 52 années de la vie de Peter. Pour nous les retracer, l'auteur multiplie les sauts temporels. S'il utilise le flash-back pour relater l'époque de la séparation, du départ à la guerre, le reste du temps entre départ et retour est raconté à travers les pensées de Jenny. La seconde partie commence sur cette manière de ramasser le temps en quelques mots: «Ensuite, la vaste étendue de la vie». Nombreuses sont les phrases sans verbe: «La première permission de Peter, la nuit de leurs retrouvailles, les préparatifs. Le départ de Peter. L'attente, l'inquiétude.» Dans cette succession de faits presque anodins, perdue la menace de cette lettre que Peter n'aurait finalement jamais reçue (ou bien feint-il de

ne l'avoir jamais lue ? Sur ce point, Vincent Engel laisse également planer le doute...): «La peur, que l'on étouffe, de cette autre lettre perdue dont Jenny ne parlera plus, dont elle ne dévoilera jamais le contenu.» Et Jenny lui oppose des dizaines d'autres lettres dont elle nous livre des bribes, là se manifeste l'auteur, l'art de concentrer ses effets, en mêlant style direct et style indirect: «...je t'aime Peter, reviens vite, elle ne voit bientôt plus ce qu'elle peut écrire à part ça, tue la guerre et reviens m'aimer.» Des lettres destinées à annihiler la première, «à l'enfoncer plus profond encore dans l'oubli». L'oubli, un autre des thèmes de prédilection de Vincent Engel, l'oubli et son opposé, la mémoire. Avec pour l'un et l'autre leur corollaire, le pardon. Car cette nouvelle pose la question de la possibilité du pardon, celui que Peter pourrait accorder à Jenny. Et nous, lui pardonnerions-nous ?, suggère l'auteur...

Même si le genre de la nouvelle n'est pas réductible à une définition monolithique, celle-ci correspond à une approche que Pierre Mertens en a donnée dans un superbe petit ouvrage qui lui était consacré: «Le héros d'une nouvelle vit un conflit inattendu, une crise fortuite, la montée d'une fièvre – même si, en apparence, il ne se passe rien. *Lui se passe*. Il traverse, sous nos yeux, une ligne de démarcation. Il subit une métamorphose. Il ne sera plus jamais le même.» (1) N'est-ce pas le portrait même de Jenny qui nous est ici tracé, voire celui de Peter ? Jenny, saisie par la crainte de voir sa lettre dévoilée et non détournée, ne sera plus jamais en repos, ne connaîtra plus jamais l'apaisement, la quiétude des jours ordinaires. La nouvelle l'a fait basculer dans une autre réalité.

(1) **Pour la nouvelle**, ouvrage collectif, Éditions Complexe, Coll. l'heure furtive, 1990, p.22.

Suggestions d'activités

1. Comparer l'approche qui peut être faite du thème de la guerre dans des genres différents à partir d'une nouvelle (***La lettre détournée, L'imposture***) et d'un roman (***La vie oubliée, Oubliez Adam Weinberger***).

2. Ces deux derniers romans inscrivent le thème de l'oubli dans leur titre même. Voir comment il est décliné dans l'un et dans l'autre.

3. À partir d'une lecture des textes proposés dans le recueil ***L'Année nouvelle***, tenter une définition du récit court.

4. Quelles différences établir entre des genres courts comme le conte, la fable ou la nouvelle ?

5. Établir sa petite anthologie personnelle – contemporaine et historique – de nouvellistes belges.

6. Partir de la brochure ***La Nouvelle*** d'Olivier Dezutter et Thierry Huloven (Éditions Didier Hatier, coll. Séquences) pour affiner l'approche de ce genre littéraire.

7. Susciter la participation de ses élèves au concours annuel de nouvelles organisé par le service général des Lettres et du Livre du Ministère de la Communauté française ainsi que La Libre Belgique et la RTBF, dans le cadre de la Fureur de lire autour d'un thème. Rens: 0800 20 000 (Téléphone vert)

8. Après lecture d'***Oublier Adam Weinberger***, proposer une lecture de ***Pourquoi parler d'Auschwitz?***, inviter éventuellement un représentant de la Fondation Auschwitz ou même organiser une visite à Brendonk ou un voyage à Auschwitz. Aborder d'autres œuvres de cette littérature des camps.

9. De même que certaines nouvelles de Vincent Engel ont été adaptées au théâtre sous le titre *Nous sommes tous des faits divers*, reprendre l'un ou l'autre de ses textes courts pour en faire une lecture orale ou une mise en scène.

10. Imaginer une autre suite, sous la forme d'une nouvelle, à la première phrase de *La vie oubliée* : «*Depuis des jours et des jours, Dominique Hardenne marchait et il n'aimait pas le paysage autour de lui, un paysan ne pouvait pas aimer la terre brûlée, couverte de cendres sales et de bêtes appliquées à y pourrir, et tout ce gâchis qui ne servirait même pas à engraisser les champs pour une récolte prochaine, parce que la terre était sûrement mal en point.*»

11. On dit que la nouvelle est moins vendue, moins lue par rapport au roman. Sur base d'une période de référence, suivre la production littéraire française et belge, par exemple à partir de la revue *Livres Hebdo*, et faire une analyse du marché.

Choix de textes

La lettre détournée

À Gilles Pellerin, le meilleur

Le train a déjà une demi-heure de retard. Jenny attend sur le quai et son coeur s'impatiente, et son coeur redoute aussi l'arrivée du train, comme si cette ambiguïté douloureuse était responsable du retard, comme si sa crainte tenait bloquée la locomotive quelque part entre la mer et Londres. La locomotive et les wagons qu'elle traîne, et Peter qui somnole sans doute dans l'une des voitures, sur la banquette de première où le confie son grade d'officier tout frais. Bien sûr, Peter somnole, dès qu'il est inactif il se met en veilleuse comme pour économiser de cette formidable énergie qui a tant séduit Jenny lorsqu'ils se sont rencontrés deux ans plus tôt. Un an avant la guerre, avant que Peter soit mobilisé sur les navires de Sa Majesté pour le salut du monde libre. Elle l'imagine sur son bateau de fer et de feu, sommeillant à chaque répit et premier sur le pont à la moindre alerte. Elle a peur pour lui, le sommeil ni la force ne préservent sans faille de la mort, mais l'Angleterre est en guerre et Peter est officier de la Royal Navy; Jenny espère que Dieu ne sommeille pas, qu'il est lui aussi sur le pont et qu'il veille sur Peter et tous les jeunes Anglais prêts à mourir pour la patrie et la liberté. Jenny a peur pour Peter et pourtant Jenny appréhende le moment où le train arrivera, où Peter descendra, l'apercevra et marchera vers elle, tout sourire, à pas amples, pour la prendre dans ses bras, la soulever dans l'air et l'embrasser avec une tendre fougue, comme il en a coutume; et plus encore à cause de l'absence prolongée, voilà six mois qu'elle l'a accompagné sur ce même quai, qu'il est monté dans un train semblable à celui qui est attendu, qu'il est parti vers la mer, son HMS, sa guerre. Six mois qu'elle guette son retour; quelques semaines qu'elle le redoute. Depuis qu'elle s'est résolue à lui écrire cette horrible lettre, à la livrer aux bons soins de la poste et de l'armée de Sa Majesté. Depuis qu'elle

attend, le coeur serré, sa réponse. Et plus encore, depuis le message laconique où il annonçait SON retour pour une brève permission, sa joie de revoir celle qu'il aime. Et pas un mot sur la lettre de Jenny.

Peter qui dort, Peter qui vit. Peter qui l'aime et qui s'endort après l'amour, et Jenny qui le regarde, serein et beau dans le sommeil comme un enfant candide qui ignore la guerre, comme un idiot confiant, un simple d'esprit, bénis soient-ils. Et Jenny l'aime, et l'aime aussi quand il rouvre les yeux et la reprend dans ses bras pour l'entraîner au feu de leur jeune passion. Peter le volcan, Peter la mer étale. Peter mobilisé, Peter qui lui demande d'une voix qui tremble à peine si elle veut bien, Jenny, qu'ils se marient, pour l'effort de guerre sourit-il, le bonheur fait peur aux Allemands. Et Jenny dit oui d'une voix qui tremble fort, et elle rit et elle pleure aussi, tue tous les Allemands et reviens vite, surtout n'oublie pas de revenir. Puis, le départ. Les nouvelles effrayantes des combats, le silence terrifiant qui se glisse entre les trop rares lettres qu'il lui envoie, où il lui rappelle combien il l'aime à mots tout simples, qu'à sa prochaine permission ils règlent tous les détails pour qu'à la suivante la cérémonie puisse avoir lieu. Reviens vite, mon Peter, se dit Jenny tous les matins, tous les midis, tous les soirs, à chaque heure, chaque minute, dans chacune de ses respirations. Moi aussi je t'aime, moi aussi, mais Jenny ferme les yeux, chasse les pensées sombres qui l'envahissent sur ce quai où elle attend un train récalcitrant, et Peter qui n'a rien dit dans sa lettre de cette autre que Jenny lui a envoyée. Qu'est-ce qui m'a prise, se répète-t-elle, mais c'est trop tard, et puis avait-elle le droit de ne pas lui avouer alors qu'il l'aime tant et qu'il se bat, courageux, au péril de cette vie qu'il veut offrir à Jenny? Je devais, quelle que soit sa réaction, je devais lui dire, lui écrire plutôt car je n'aurais pas osé lui dire en face, devant son beau sourire; blottie dans ses bras si chauds, je n'aurais pas pu, et j'aurais eu tellement honte après, quand il aurait été trop tard. Non, elle a eu raison d'écrire, elle veut s'en convaincre, pas d'autre choix si Jenny veut éviter le remords. Il décidera, Peter, Peter qui l'aime et qui saura la vérité; c'est lui qui tranchera, pour le meilleur ou pour le pire Jenny s'en remet à son jugement. Et souhaite que le train n'arrive jamais.

Mais on frémit autour d'elle sur le quai, les gens s'agitent et Jenny tourne les yeux vers l'horizon, vers ce point de fumée qui marche vers eux enfin, la locomotive, les wagons et Peter, Peter qui sans doute se réveille, s'apprête - mais qu'a-t-il dans le coeur, quelles paroles prépare-t-il sur ses lèvres ? Le train arrive, longe le quai, comme dans les exercices pour apprendre une autre langue, et Jenny espère que Peter trouvera les mots du bonheur pour effacer cette lettre ; sans quoi, elle devra tout réapprendre, la langue, le coeur, la vie, la vie sans Peter - et sûrement rayer les mots joyeux de son vocabulaire.

Enfin, comme dans les films, le train figé qu'enveloppe la fumée, les portières qui s'ouvrent et claquent, les arrivants qui trouvent la vapeur. Jenny ne voit pas encore Peter, peut-être a-t-il changé d'avis en relisant sa lettre, ou bien dort-il, affalé sur la banquette. Elle marche à pas de plus en plus rapides le long des voitures, se haussant sur la pointe des pieds pour guetter les voyageurs distraits. Mais non, il est là, devant elle, et son sourire, son rire, ses bras forts et chauds où elle s'engouffre en tremblant pour ne pas affronter son regard, et ses lèvres dans les cheveux de Jenny, le torrent des mots tendres de l'amour et des retrouvailles qui toujours semblent miraculeuses quand on les a longtemps attendues. L'espoir renaît dans le coeur de Jenny qui bat à tout rompre, elle relève les yeux, ose regarder Peter, l'embrasse et pleure et murmure son nom comme une bénédiction.

Un peu plus tard, quand la fougue s'est apaisée et qu'il ne reste que la tendresse et le bonheur rassuré de n'être pas une illusion, elle lui demande avec un dernier sursaut de crainte.

— *As-tu lu ma lettre ?*

— *Ta lettre ? Non, mon trésor. Tu sais, par les temps qui courent... elle a dû se perdre. Qu'y disais-tu ?*

— *Que... que je t'aime tant...*

Sa poitrine se soulève, un peu douloureuse, puis soulagée, résignée. Peut-être, après tout, est-ce mieux ainsi. Qui sait, le destin... c'était écrit.

Ensuite, la vaste étendue de la vie. La première permission de Peter, la nuit de leurs retrouvailles, les préparatifs. Le départ de Peter. L'attente, l'inquiétude. La guerre, toujours, longue, effrayante, à laquelle Jenny ne s'habituerait jamais. Les rares lettres de Peter, celles qu'elle lui écrit. La peur, que l'on étouffe, de cette autre lettre perdue dont Jenny ne parlera plus, dont elle ne dévoilera jamais le contenu. Elle s'est noyée et c'est tant mieux, qu'elle ne refasse pas surface à présent, et Jenny cherche à l'enfoncer plus profond encore dans l'oubli en écrivant d'autres lettres, des dizaines d'autres, je t'aime Peter, reviens vite, elle ne voit bientôt plus ce qu'elle peut écrire à part ça, tue la guerre et reviens m'aimer. La deuxième permission, à nouveau l'attente sur le quai de la gare ; Peter a reçu ses lettres, sauf celle qui s'est perdue et bien perdue. Le mariage et quelques jours de congé et de bonheur fou. Le retour à la guerre. Des mois encore de crainte. Puis, enfin, le retour de la paix, le retour de Peter. La vie tranquille. Tous les jours près de lui, on ne doit plus s'écrire. Peter qui dort, Peter qui vit, débordé d'énergie puis se repose dès qu'il le peut, c'est pour vivre plus longtemps à tes côtés mon amour, les femmes vivent plus vieilles que les hommes, alors je prends mes précautions, je ne veux pas t'abandonner. Et Jenny ne se lasse pas de le regarder dormir et vivre. Et les années glissent au gré d'un bonheur paisible, des enfants, une maison à la campagne pour les week-ends, et tout le reste qui s'en vient, qui s'enfuit. Parfois, le cœur de Jenny se serre en songeant à cette lettre disparue mais toujours menaçante, même si Jenny s'efforce de ne pas y songer – quand même, que ferais-je si tout à coup elle refaisait surface ? J'aurais tout détruit... Et cette crainte qui ne s'estompera jamais complètement accompagnera jusqu'au bout le bonheur tranquille de Jenny, comme une vieille bombe héritée de la guerre que personne n'aurait pu désamorcer.

Dix, vingt, trente, trente-six, quarante-trois ans durant lesquels Jenny, dans un mouvement devenu mécanique, s'arrange tous les matins pour relever le courrier avant que son mari se lève, quarante-trois ans durant lesquels le même pincement de cœur ponctue l'ouverture de la boîte. Et son inquiétude les rares jours où, malade, il lui était impossible de se lever et où Peter s'acquittait de cette tâche. Et sur cette toile de fond, les enfants qui

grandissent, finissent leurs études, qui se marient ont des enfants à leur tour, et Peter qui vieillit en douceur, en beauté ; Peter et Jenny qui s'aiment sans relâche ni folie, leurs sourires, leurs silences, leurs paroles ; l'amour décante, distille la saveur subtile de l'amitié qui donne à la passion la force de durer. Malgré cette crainte obscure qui ne quitte pas Jenny, qu'elle essaie de refouler au plus profond d'elle – parfois, elle a pensé tout lui avouer mais elle ne s'y est jamais résolue, à quoi bon ? C'est le destin, Jenny, ne le contrarie pas.

Et puis, du fin fond de ses entrailles, pauvre Jenny, la maladie qui se lève et le corps qui s'affaisse, et les yeux noyés de larmes de Peter qui tente un sourire à son chevet, sa main sur celles de Jenny, nous avons vieilli tu vois, il n'y a pas que les guerres qui aient une fin, tous les jours finissent par se donner rendez-vous pour un ultime salut au public, aux amis, à ceux qu'on aime, qu'on a aimés, qui continueront à chérir le souvenir de celle qui baisse les yeux, à qui Peter, de ses doigts tremblants, referme les paupières. J'ai trop dormi, se dit Peter, et il doit vivre encore, et dormir seul.

* * *

Cela fait presque neuf ans que Peter et ses enfants ont accompagné le préposé qui a répandu sur le gazon d'honneur les cendres de Jenny, neuf ans qu'il prolonge l'habitude de vivre puisque le corps n'a pas d'états d'âme. Il est resté dans leur maison et les cris, les rires des enfants viennent souvent réchauffer les murs et saluer le souvenir de Jenny. Pour se rassurer, Peter se dit que bientôt il la rejoindra, que si toutes ces années de bonheur ont filé comme un clin d'oeil le reste passera tel un souffle.

Puis, un matin, la sonnette retentit. Un jeune employé des postes est là, le visage à la fois joyeux et embarrassé. Peter l'écoute qui raconte l'in vraisemblable aventure d'une lettre, on n'a jamais vu ça, une lettre postée par une jeune fiancée, cinquante-deux ans plus tôt, à l'attention d'un jeune officier, de la Royal Navy, une pauvre enveloppe qui a pris plus d'un demi-siècle pour atteindre sa cible, vous vous rendez compte, on a retrouvé je ne sais où ni comment votre adresse et puis voilà, faut espérer qu'il n'y

avait rien d'urgent, n'est-ce pas ? Et le jeune homme rit puis s'étrangle un peu car il perçoit l'émotion du très vieil officier devant lui, qui a pris l'enveloppe dans ses mains sèches et jaunies, tremblantes, qui retrouve l'écriture de Jenny, qui revoit son visage lors de sa première permission – as-tu reçu ma lettre ? –, qui croit se souvenir d'une expression inquiète puis étrangement soulagée, ou résignée. Mais n'invente-t-il pas, après tant d'années ? Peter cherche, sonde, il en est de plus en plus sûr, Jenny était inquiète – as-tu reçu ma lettre ? –, puis soulagée et résignée. Je t'écrivais que je t'aime. Et toutes ces années ensuite, où elle l'a aimé - mais aussi la relève du courrier qu'elle considérait comme son privilège et les rares jours où il avait dû s'en acquitter ; n'avait-elle pas alors sur ses traits la même inquiétude ? Le facteur s'en veut à présent, on n'aurait pas dû la lui remettre, au vieux, on ne balance pas ainsi cinquante-deux années à la figure d'un vieillard, fût-il un ancien officier de Sa Majesté. C'est pas important, monsieur, j'en suis sûr, vous verrez – et il est prêt à lui dire qu'il doit s'agir d'une publicité, il ne songe plus à lui demander le timbre pour sa collection. Peter ne semble pas l'entendre, puis brusquement se ressaisit et demande au jeune homme s'il a du feu. Il prend le briquet que l'autre lui tend – et d'un pas fragile s'avance sur la pelouse pour ne pas salir le seuil. Il tient l'enveloppe où s'agrippe l'écriture de Jenny, l'écriture d'une morte, il la coince tant que les flammes le permettent, entre le pouce et l'index. Puis, il lâche ce qu'il en reste, qui tombe avec lenteur sur l'herbe comme un avion abattu. Ça valait bien la peine, se dit le facteur, qui prend la pièce que Peter lui tend sans le regarder, avec le briquet, et qui enfourche son vélo en bredouillant un salut embarrassé. Ai-je trop dormi ou trop vécu ? se demande Peter en refermant la porte.

* * *

Il lui avait tendu la clef avec un sourire de conspirateur envieux.

— Voilà. Avec elle, tout vous est permis. Mais soyez sûr que je nierai vous l'avoir confiée.

L'autre la prit en acquiesçant. Il la fit jouer entre ses doigts avant de se diriger vers l'ascenseur. Un liftier, comme on n'en trouve plus que

dans les hôtels de grande classe, lui demanda à quel étage il souhaitait se rendre.

— Au premier.

Il allait ajouter : « Pour commencer », mais il se retint.

Le concierge, qu'il avait longuement et patiemment soudoyé, lui avait bien expliqué : « Vous pouvez entrer dans n'importe quelle chambre, n'importe quand. Si vous êtes assez discret, vous surprendrez des scènes qui devraient vous intéresser, dans tous les registres, pour tous les goûts. On n'imagine pas le nombre de choses auxquelles on peut s'adonner dans une chambre d'hôtel... Mais évidemment, je ne puis vous assurer que ce sera toujours captivant, ni que vous n'aurez pas manqué des minutes indispensables à la bonne compréhension de la scène. Et si on vous découvre, ou si un courant d'air passe par là, la porte peut vous claquer au nez sans que vous ayez assisté au dénouement. Attendez-vous à être plus souvent frustré que comblé. »

L'homme savait. Il n'avait pas peur, puisqu'il n'avait pas le choix. Ce qu'il faisait était sordide, il violait l'intimité des gens ? Mais n'était-ce pas ce qu'on lui avait demandé, parfois explicitement ? Il observerait, et rapporterait tout, scrupuleusement.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. L'homme s'engagea dans le couloir, cherchant des yeux la porte de sa première histoire.

(*La vie malgré tout*, pp. 11 et 12)

* * *

Entre terre et ciel

Au bord du lac, ils se tiennent tous trois, ils se tiennent la main, le père, le fils et la fille, ils regardent au loin, sur l'eau, une barque qui bouge à peine. Ils regardent en silence, à cause de la lumière. Ils ont peur qu'elle soit en train de les tromper et qu'à demander aux deux autres s'ils ont vu la barque, ils se fassent traiter de fou. Il y a trop de lumière et de reflets, et peut-être pas assez de barque.

Pour le fils, la barque s'éloigne. Pour la fille, elle vient vers eux. Pour le père, elle ne bouge pas.

Mais la lumière aime la barque pour les reflets qu'elle jette à l'eau, et qui ne sombrent pas.

Elle emporte mes espoirs, pense le fils. Elle m'apporte mes rêves, songe la fille. Elle me ressemble, se dit le père.

Et la lumière aime les reflets de la barque pour ce qu'ils trahissent de son chargement.

Le fils l'appelle. La fille la redoute. Et le père en cherche le nom.

Et quand au bord du lac où ils se tiennent tous trois, père, fils et fille, accostent la barque et ses reflets, halés par un filin de lumière, ils craignent encore quelque tromperie. Dans un même mouvement, ils tournent tous trois le dos au lac, plutôt que de monter dans la barque et de se noyer en ses reflets devant les deux autres. Ils refusent la lumière et ses jeux. Il n'y avait pas de barque.

(La vie malgré tout, pp. 35-36)

* * *

« La duchesse avait donc écrit à sa cousine pour la prévenir de ce qui se passait. La princesse avait bien reçu cette lettre en chemin, à trois jours de Berlin, par laquelle elle apprit que sa fille s'était éprise de Raphael von Rüwich dont le portrait succinct le présentait sous son meilleur jour. Sitôt avertie, la princesse fit réatteler et ordonna à son cocher de faire route sans autres étapes que celles nécessaires au changement de chevaux. C'est ainsi qu'elle était arrivée à Berlin à la pointe du jour, réveillant toute la maisonnée. Elle avait appelé sa fille, avait exigé que l'on fasse ses valises et, sans le moindre mot d'explication, sans prendre même le temps de déjeuner, comme si elle fuyait un péril extrême, une épidémie de peste, une invasion imminente, elle avait repris la route, emmenant Laetitia désespérée et ruisselante de larmes.

— Je n'ai pas eu le temps de réaliser... tout a été si vite... Elle doit être folle... je ne comprends pas... et Laetitia... vous auriez dû la voir, la pauvre petite...

« La duchesse s'était remise à pleurer en tenant la main de Raphael. Chacun de ses mots venait lacérer l'âme du jeune homme. Tout s'était déchiré en lui, il était ivre, croyait rêver, ne comprenait rien, n'entendait plus rien, sinon ce cri, encore sourd, encore lointain, qui bientôt allait achever de l'assourdir et de le déchirer, ce cri qui lui apprenait qu'il était, lui aussi, un être soumis au malheur et à la souffrance.

— Laetitia n'a même pas eu le temps de vous écrire... elle a lutté tant qu'elle pouvait... sa mère l'a giflée...

« Il se mit à presser la duchesse de questions, pour arriver plus vite au bout de ce chemin, là où l'attendait la douleur absolue, qui l'accaparerait tout entier. Qu'avait fait, qu'avait dit Laetitia ? Pleurait-elle ? Criait-elle ? Il l'aimait davantage à chaque réponse balbutiée, et il sentait qu'il devait haïr cette inconnue, venue dans sa vie pour la briser. Mais pas plus qu'il ne pouvait dire à Laetitia le regain de son amour, il ne se sentait capable de hurler sa haine. Lui qui avait toujours cru au destin découvrait à présent l'injustice, et les deux lui semblaient inconciliables. Il devait y avoir une erreur, une faille, il allait la découvrir et retrouver Laetitia...

« Il n'admettait pas encore que l'on ne pouvait à la fois remercier le destin et s'en remettre à lui pour notre bonheur, et le dissocier de notre vie pour le malheur.

Mais Raphael ne savait pas ce qu'était le malheur... Sans rien dire, il bredouilla quelque s mots et partit en courant, laissant la vieille femme à ses sanglots redoublés

(**Raphael et Laetitia**, pp. 55-57)

* * *

À huit heures moins cinq, il était en bas. Il but rapidement un cognac, dans l'espoir de dissiper la crampe au ventre qui s'était emparée de lui un quart d'heure auparavant. Une porte s'ouvrit dans son dos.

— Je suis à vous, monsieur de Vinelles !

Charles se retourna en sursautant. Engelmeyer était là, souriant, en uniforme.

— Vous excuserez ma tenue. J'ai un instant songé imiter ce pauvre von Ebrennac et enfiler des vêtements civils, mais je devrai faire un saut

à la Kommandantur dans la soirée et j'aurais été contraint d'écourter notre entretien pour me changer à nouveau.

Charles devina pour quelle sinistre affaire l'officier devait rejoindre son bureau ce soir-là et frissonna. Il proposa un apéritif à son hôte et les deux hommes prirent place dans des fauteuils qui se faisaient face.

Engelmeyer anima la conversation, qu'il mit d'emblée sur le terrain de la littérature. Charles le laissa parler encore de cette nouvelle tombée du ciel et convint que les Anglais avaient parfois d'étranges idées, comme celles de larguer des livres plutôt que des bombes ou, à tout prendre, des armes ou des vivres pour les résistants. Charles essayait d'évoquer Stendhal, Balzac, Hugo, mais chaque fois, Engelmeyer revenait aux auteurs contemporains.

— Vous aimez Balzac ; je trouve cela curieux. N'était-il pas tout entier attaché à son époque, soucieux d'en faire le tableau, sinon l'inventaire ?

— Vous ne tenez pas compte du talent... il n'y a rien de comparable entre Balzac et ces messieurs Camus ou Sartre dont vous semblez si entiché.

Le débat s'anima. Les deux hommes semblaient plus que jamais des amis de longue date décidés à passer ensemble une soirée agréable, à boire du vin et parler des livres qu'ils aimaient. Pour un peu, Charles aurait oublié le motif réel de cette rencontre ; mais l'uniforme d'Engelmeyer était là pour le lui rappeler et rompre l'illusion.

Jeanne vint faire signe à Charles que le dîner était prêt. Ils prirent place à table et Jeanne, en tremblant, entreprit de les servir. Charles l'observait avec appréhension, mais Engelmeyer fit mine de trouver tout cela normal. Alors que Jeanne repartait avec la soupière, il dit :

— Puisque vous avez eu la gentillesse de m'inviter, je me suis permis de donner congé à Edmund ; mais s'il pouvait vous être de quelque utilité, n'hésitez pas : je le rappellerais aussitôt.

Interdite, Jeanne resta un moment devant la porte ; puis elle se ressaisit et, d'une voix rauque, répondit que ce n'était pas la peine. Et elle rejoignit la cuisine.

(La guerre est quotidienne, pp. 46-48)

Aujourd'hui, l'enfant s'ennuie, il pleut. Pas moyen de sortir, jouer avec les copains du quartier, et c'est pas de chance, vraiment, parce que la bande de la rue voisine n'en mène pas large pour l'instant, et il ne faudrait pas grand-chose pour la mettre à genoux.

Alors, l'enfant traîne dans la maison. Il ouvre toutes les armoires de la cuisine, mange des biscuits et des bonbons. Ses parents sont absents, ou occupés. Il a la paix, et il s'ennuie ferme.

Il gravit les étages, pousse la porte du bureau paternel, après quelques coups timides, étouffés. Personne. Dans ces tiroirs-ci, il sait qu'il n'y aura pas de friandises ; mais quoi d'autre, exactement ? Des papiers, des dossiers... Mécaniquement, en tremblant un peu, il ouvre une porte, un tiroir, soulève des documents... Et il découvre un tiroir verrouillé. Il retrouve un peu de vie : la clé, il doit trouver la clé. Il fouille partout, mais heureusement, son père n'aurait pas fait un bon espion : la clé est simplement glissée dans un tiroir voisin. Fébrile, il fait jouer la serrure et ouvre ; là, un trésor inimaginable : quelques médailles empoussiérées, un couteau de combat et un énorme revolver. De suite, il prend ce dernier entre ses mains ; il ne s'imaginait pas que cela pouvait peser si lourd, et pourtant, tout le monde trouve que ses jouets ressemblent aux vrais à s'y méprendre. Elle a peur, il ne sait pas comment vérifier si l'arme est chargée, mais de toute façon, il réalise vite qu'il n'aurait pas la force d'appuyer sur la gâchette, et que ce n'est somme toute pas si simple que ça, tuer un homme.

Des bruits, en bas ; vite, instinctivement, il remet tout en place, referme, glisse la clé dans sa cachette. Il reviendra une autre fois, ou même ne reviendra pas : il a de quoi rêver pendant longtemps. Il va retrouver ses parents qui viennent de rentrer, et il regarde son père avec un air étrange, très fier et un peu triste à la fois ; mais il ne pose aucune question. Pas encore, plus tard peut-être ; mais il veut d'abord, à loisir, pouvoir se façonner cette nouvelle image de son père, abandonnée dans un tiroir scellé.

(La guerre est quotidienne, pp. 99-10)

Jadis, je fus un enfant. Je le crois du moins, ce qui en soi n'est pas si mal, puisque le passé, quoi qu'en pensent certains, est de toute façon incontrôlable. Je portais déjà le même nom et sur mon visage devaient sans doute sourdre ces traits sans grâce qui composèrent ensuite ma physionomie d'adulte, et qui se décomposent aujourd'hui. Ce nom, je le partageais bon gré mal gré avec les êtres qui formaient l'entité plus ou moins large et diversement appréciée d'une famille. Près de moi, il y avait ma soeur Rachel, de sept ans plus âgée que moi et qui, dès que j'eus l'âge de comprendre et de retenir ce qui se passait et se disait autour de moi, m'a toujours semblé préoccupée par la quête d'un mari – avant de le rencontrer, parce qu'elle craignait de n'en jamais trouver; ensuite, quand il se perdait dans les bistrotts de la ville, parfois plusieurs jours durant. Rachel... tu n'étais pas superbe, mais enfin, tu étais ma soeur et j'aurais souhaité avoir un autre beau-frère que ce fainéant de Moïshe – regrets tardifs, tu m'excuseras. J'ai pourtant fait ce que j'ai pu...

(Oubliez Adam Weinberger, p. 13)

Je rencontrai Avner qui sortait de la yeshiva. Nous allions bientôt dîner et nous rentrâmes ensemble. Il semblait content de me voir, et serein; Dieu avait dû le laisser tranquille, ou lui fournir quelque réponse longtemps attendue.

— *Tu as l'air soucieux, Adam.*

Il marchait à pas lents; il aimait les confidences.

— *Je sors de chez Rachel.*

— *Notre pauvre soeur...*

Mais il n'acheva, pas, car il savait qu'il aurait fini par devoir me donner raison, ne serait-ce qu'en partie.

— *Et puis... repris-je pour lui venir en aide.*

— *Quoi donc?*

Il avait l'air inquiet. Mon brave frère, mon cher Avner! Que de soucis ne t'es-tu pas faits pour moi, et si souvent à tort! Mais je sais aussi que

tu en avais besoin, pour ta bonne conscience. Et, pour la mienne, je faisais l'effort de t' en inventer parfois, de ces problèmes si simples à résoudre quand celui qui les subit n'y attache aucune importance.

De quoi allais-je lui parler ? De mon amour, ou d'Elisha ? Essayons la parabole...

— *Je voulais te poser une question.*

— *Je t'écoute répondit-il, peu rassuré.*

— *Voilà. C'est une question générale, tu sais, à cause d'une discussion, ce matin à l'école. Que faut-il faire si ton pire ennemi, mais vraiment le pire, hein, celui que tu évites comme... comme la peste, enfin bref, si ton pire ennemi vient à te sauver la vie ?*

Il parut soulagé. Il ne lui semblait pas que je pusse déjà risquer ma vie, et ne me connaissait pas d'ennemi à ce point haïssable, mis à part Janek qu'il jugeait incapable de me sauver la vie.

— *S'il te sauve la vie involontairement...*

Et il s'engagea dans un long monologue, abordant toutes les possibilités, toutes les variantes possibles et imaginables seulement dans l'esprit d'un rabbin, citant la Torah, le Talmud, les légendes hassidiques, le Midrash et tous les autres textes juifs que je ne vais pas énumérer ici pour ne pas paraître prétentieux. Je n'en retins presque rien. En arrivant à la maison, il me caressa les cheveux et conclut :

— *Adonai nous ordonne l'amour et la justice. Un homme qui te sauve la vie oeuvre dans l'esprit de la Loi. Il t'appartient alors de chercher à te réconcilier avec lui, car il ne peut être aussi mauvais que tu l'imaginais. Vois si ton opinion était fondée. Si oui, admet qu'un homme peut changer et mérite le pardon qu'il a demandé en te sauvant. Si non, c'est à toi qu'il appartient d'implorer le pardon qu'il t'a déjà accordé en te sauvant la vie.*

Je me retins de l'embrasser pour éviter qu'il ne pressente combien ses paroles menaçaient de balayer tout ce qu'ils m'avaient raconté au sujet d'Elisha. Mais, pour la toute première fois, j'entrevis que la sagesse juive pouvait apporter autre chose que les ennuis du shabbat.

Et tout le monde écoutait religieusement mes horreurs, et tout le monde s'efforçait de rire, les voisins écoutaient eux aussi et un grand rire juif s'échappait de nos gorges pour monter dans le ciel au nez des guerriers ignares et tout-puissants qui nous laissaient rire en riant – ces Juifs sont fous ! Et ma mère me prenait la main quand c'était trop de rire et qu'il fallait chercher un peu d'air pour respirer, vivre, et pouvoir encore rire, mais pas tout de suite, plus loin, et alors l'angoisse fondait sur nous qui riions pour tricher, en la voyant sans air, et le rire s'éteignait dans ses yeux qui s'ouvraient plus grand comme pour suppléer une bouche et un nez qui ne suffisaient plus à la tâche.

Et ma mère seule sut vaincre les Allemands en s'enfuyant du ghetto avant que l'on nous en chasse. Elle a emporté son rire et ses yeux et sa main sur la mienne, alors que mon père avait perdu ses planches et l'argent de celles qu'il avait vendues, et nous ne l'avons plus revue ailleurs que dans nos yeux, tout le temps, ma mère dans mes yeux que je ne voyais plus que je n'entendais plus à qui j'aurais voulu dire tant mais surtout l'écouter mais elle n'avait jamais beaucoup parlé beaucoup agi libre sauf maintenant dans le grand cri silencieux de sa mort, de la mort de sa souffrance aussi – vainqueur anéanti par sa victoire –, et elle dans mes yeux ne nous vit pas partir là dont je ne dirai rien, là dont je tairai le nom, après les longs trams noirs et gris, après le ghetto, après notre maison. notre famille et notre naissance et sa propre naissance et celle de ses parents bénis soient-ils dans l'ignorance du monde où ils la projetèrent – après le grand silence des noms effacés en lettres de feu et tant pis si vous croyez que j'ai choisi d'être juif à cette époque à cet endroit pour pouvoir exterminer ma famille et me retrouver seul – mais un romancier aussi médiocre que moi ne choisit pas le récit qu'il raconte, pas plus qu'il n'a choisi sa vie, et maintenant je me tais.

(Oubliez Adam Weinberger, pp. 181-182)

Synthèse

Qu'y a-t-il de plus important pour un écrivain que ses livres? La biographie, les commentaires, les prix, les articles, les conférences ne les remplaceront jamais. Laissons donc pour finir l'essayiste ou le professeur et parcourons l'imaginaire de Vincent Engel à travers ses livres de fiction.

Son itinéraire éditorial commence au Québec dans une maison où l'accueille un nouvelliste reconnu, Gilles Pellerin. Ce baptême du feu commence par un texte de quelques lignes à peine intitulé *Mariages* et qui porte déjà en germes toutes les audaces futures du jeune écrivain. Nous ne résistons pas au plaisir de les transcrire ici, car si les premières lignes d'un livre en disent déjà long sur celui-ci, a fortiori en est-il de la sorte pour l'œuvre :

Mariages

Le jeune homme entra dans la pièce en criant.

Je vais me marier ! Je vais me marier !

Bravo ! Répondirent les gens, en riant, heureux. Bravo ! Qui est la mariée

Le jeune homme s'arrêta.

Bravo ! Où est la mariée ?

Le jeune homme se mit à pleurer.

Les autres textes de *Légendes en attente* sont d'une longueur très variable, ce qui prouve que Vincent Engel a une conception large du genre de la nouvelle et qu'il ne l'enferme pas dans un canevas strict. L'audace se manifeste également dans les thèmes. Rien ne fait froid aux yeux de Engel qui met même le Messie en scène. D'un aéroport à une maison d'édition, d'un sanatorium à un chantier de fouilles en Asie, en passant par le cimetière de Venise, elles sont multiples ces salles d'attente existentielle. Vincent Engel décline sur des registres variés ces entre-

deux, ces parenthèses apparentes, ces espaces-temps où rien de décisif ne semble se passer et où pourtant se nouent des destinées. Où le manque annonce la bascule, essentielle à la nouvelle. Des textes comme *L'ancien et le nouveau* ou *Paranauteur* qui croquent les mœurs littéraires montrent également que l'ironie, la satire peuvent être des armes redoutables entre les mains de l'auteur quand il se lance dans l'auscultation de nos humaines faiblesses. Audace également quant à l'usage de registres divers : parabole, anecdote, fantastique, mythologie, récit épistolaire, analyse psychologique, tous les ressorts de la fiction sont utilisés. Des textes qui montrent des êtres blessés, frappés d'une certaine mélancolie dans l'interstice que leur offre le temps de l'attente, d'un espoir d'autre chose, comme dans *Correspondance* où une femme célibataire ne recevant jamais de courrier se lie d'amitié avec son facteur.

Plusieurs de ces nouvelles avaient déjà été publiées dans des recueils collectifs, parce que lauréates du concours de la meilleure nouvelle de la langue française, organisé annuellement à l'époque par Radio France Internationale. Leurs qualités se sont vues confirmées par l'obtention du prix Frans de Wever attribué par l'Académie royale de langue et de littérature. Son président, Jean Tordeur, dira à propos de ce livre : « Sur le thème de l'attente, Vincent Engel a réuni vingt récits d'inspiration très différente, entre fantastique et réalisme, et plus souvent à mi-chemin entre ces deux extrêmes, dans le domaine de l'étrange quand ils ne relèvent pas de l'apologue. Inspiration variée, donc, mais d'une belle unité quant à l'écriture : Vincent Engel a un style bien marqué, sans prétention ni surtout préciosité, avec un souci de précision qui est peut-être la marque du professeur qu'il est. Parmi ces récits, il en est plus d'un qui, par l'art qui s'y déploie d'entretenir le suspens, pourrait entrer dans un florilège international de nouvelles, tels *L'ancien et le nouveau* ou *Paranauteur*, inséparables déjà, l'un et l'autre, d'un certain regard inexorable et ironique sur les pratiques de l'édition. »

On ne pouvait donc pas parler d'un coup d'essai pour ce premier recueil. Celui-ci se verra très vite confirmé par un second ensemble de textes, *La vie malgré tout*. Un premier coup d'œil à la table des matières révélera au lecteur attentif l'extrême méticulosité avec laquelle Vincent Engel pense ses

livres et cela se vérifiera par la suite. On devine ici tout un jeu de miroirs, de renvois de textes à d'autres. Si certains recueils de nouvelles peuvent apparaître comme des compilations disjointes, se met en place ici une architecture, oserions-nous dire une architecture?, qui en soi fait sens. «Nous sommes tous des faits divers» : inscrite au creux du recueil, comme si de rien n'était, cette affirmation pourrait donner à penser que Vincent Engel réduit l'être humain à une circonstance hasardeuse et banale. Ce serait se méprendre sur la sympathie qui anime l'écrivain à l'égard des hommes et de ce qui constitue le nœud de leur existence ainsi qu'il l'annonce en exergue, citant Albert Cohen : «Un peu de vie, avant beaucoup de mort!» Le fait divers, ce pourrait être aussi un clin d'œil fait à la nouvelle avec laquelle il a comme un air de parenté. Vincent Engel ajoute une dimension supplémentaire au genre court en précisant au-dessous du titre : confessions nouvelles. Le jeu sur la confusion autobiographique est entretenu et les irruptions du «je» constituent autant de pièges dont le lecteur ne parvient pas toujours à lever les ambiguïtés. Clef de voûte de l'ensemble : le texte intitulé *Que ma joie demeure*. C'est l'histoire d'un malentendu, d'une destinée hors norme, d'un être qui vit sur une autre planète : la musique. Né de parents musiciens, l'enfant de cette histoire est prostré dans son monde intérieur et ne sort de cette bulle que lorsque retentit la musique de Bach. Sa mère, qu'effraie cet autiste peu commun, interpelle Dieu (encore lui !) dans une supplique qui est tout autant révolte. Cette histoire extrême conduit à une finale paroxystique et brutale que Vincent Engel signe avec une grande maîtrise. Autour de ce récit-pivot, se greffent textes courts et récits plus amples : lettres, post-scriptums, esquisses de situation, tableaux... Ils sont reliés par des thèmes communs qui tournent autour de la rencontre, des liens invisibles, familiaux ou autres, qui unissent les êtres. Des liens menacés par la mort, lente ou brutale. Et le titre du recueil semble lui lancer un énorme et dérisoire défi. Ce recueil s'est vu consacré par le Prix Renaissance de la nouvelle, créé par Michel Lambert et Carlo Masoni. Il est décerné chaque année à Ottignies-Louvain-la-Neuve par un jury franco-belge de nouvellistes avertis.

Si les hasards de l'édition ont amené Vincent Engel à se dévoiler comme nouvelliste, il est important de signaler que le romancier coexistait chez lui. En effet, des manuscrits de romans circulaient déjà et dans les interviews, il confiait les titres de ses prochains livres. Il ne s'est donc jamais cantonné au genre court, mais se musclait également pour la longue distance. Après ces deux premiers recueils, ses lecteurs devenus fidèles ne s'étonnèrent donc pas de la publication d'un premier roman : ***Demain, ce sera l'aube***. Décor de cette histoire : Venise, déjà évoquée dans une nouvelle du livre précédent. Engel est friand de ces clins d'œil personnels. Les habitués de ses livres en identifieront lors de leurs lectures, créant de la sorte une complicité de plus. Certes, la ville n'est pas citée comme telle mais clairement suggérée. Elle est un des personnages du livre, celle qui s'ajoute aux sept protagonistes en quête d'eux-mêmes. Un livre sur l'art, un livre sur l'amitié, celle qui lie le compositeur Alessandro et l'écrivain Federico. Un livre sur la passion, celle qui pousse Federico dans les bras de Donatella, mais aussi un livre sur le pouvoir, dont cette dernière use et abuse. Et puis il y a la génération plus ancienne : la maternelle Anna, tendre complice, le funeste Marquis qui méprise les autres, le père Baltassare responsable d'un orphelinat. Au milieu de ces êtres, Paolo l'orphelin. Il est à la fois la victime et le point de convergence de ce réseau de fureurs et de passions. Le tout se joue entre les préparatifs d'une messe de Noël et ceux d'un carnaval. Un livre où à nouveau Engel interroge le rapport à la mort, à la perte, au manque, malgré une promesse d'aube. À nouveau, cette alternance entre mort et vie. Venise, ou plutôt son archétype esquissé, ne pouvait mieux convenir à ce jeu d'intrigues mortels dont le jeune protagoniste fera les frais, « ville liquide et chimérique, ceux qui y ont cru créer ou qui se sont contentés d'y jouir hâtivement de la vie, ceux-là ne pourront jamais la quitter. »

Suivit un court roman, astucieusement intitulé *romansonge*, pastiche des récits à la mode de Maupassant : ***Raphaël et Laetitia***. L'écrivain retrouve l'Italie sous les traits de la délicieuse Laetitia, tombée amoureuse d'un jeune aristocrate allemand, Raphaël. Vincent Engel organise à nouveau son texte avec dextérité, emboîtant ses récits comme autant de matriochkas, jonglant avec les mises en abyme. C'est l'histoire d'un

amour absolu et d'un coup de foudre inattendu, c'est l'histoire d'un être qui ignore tout du malheur. Le tout raconté avec une ingéniosité machiavélique qui croise les narrateurs, lesquels se passent le relais de la narration.

Pour son troisième roman, *La vie oubliée, nature morte IV*, Vincent Engel réservera une (demi) surprise à son lecteur puisqu'il le signe d'un pseudonyme, Baptiste Morgan, à la manière de Pessoa, Simenon ou Gary. Morgan, un nom déjà rencontré dans le précédent livre, ainsi que dans une nouvelle de *La vie malgré tout* où il incarnait un incertain séducteur. Celui-ci poursuit la réflexion menée par l'auteur sur la guerre, sur la destruction de l'homme par l'homme. Le héros, Dominique Hardenne, est un soldat égaré sur les champs de bataille de l'Histoire. Paysan, il a été embarqué dans une guerre à laquelle lui et ses deux compagnons, Bizot le caporal-chef philosophe et Maillard le paillard, ne comprennent rien : «la guerre, jusqu'ici, n'avait été pour eux qu'un grand jeu de décomposition.» Pour en sortir, l'un se vautre dans ses pulsions, l'autre se réfugie dans l'imaginaire et Hardenne dans un maximum de bon sens populaire. Toutes stratégies qui vont vite montrer leurs limites. Puis survient l'événement. LA bombe nucléaire. La déflagration absolue. Par miracle, Hardenne s'en sort. Mais il est seul, désespérément seul. Il décide de retourner dans son village, vers son passé. Le récit alterne habilement les derniers jours de guerre et ce voyage ulysséen. Arrivé à destination, il entre dans un patelin complètement ravagé. Il retrousse ses manches et se met au travail, entouré de tous ses morts. Résistant aux pièges de l'émotion, assiégé par ses souvenirs. La présence de tous ces cadavres, figés comme des momies auxquelles il n'ose pas toucher, se fait de plus en plus oppressante : «Dominique savait que quelque chose ici l'attendait, et que c'était ça plus que le lit vide de ses parents qui l'avait tenu éloigné de cette chambre depuis son retour.» Il leur prête vie à sa façon, leur réinvente un passé, une histoire. Les interpelle longuement à travers des dialogues intérieurs. Pris entre l'instinct de survie qui lui fait accomplir des merveilles et une tornade de questions sur le sens de l'existence, Hardenne voit peu à peu se rompre les digues de sa raison. Il ne sait plus

trop à quel saint se vouer, si ce n'est celui de l'imagination, de la fiction... Le livre se termine par une mise en scène audacieuse du sentiment de culpabilité qui assaille celui qui se retrouve seul survivant. Une culpabilité qui l'entraîne vers un improbable salut.

Retour à la nouvelle en 1999 avec *La guerre est quotidienne*, un titre qui est comme un prolongement du livre précédent. Entre la première et la dernière nouvelle, c'est toute la palette du talent de Vincent Engel qui nous est proposée. La première, chronique réaliste de la guerre, place Charles de Vinelle face à un dilemme : son amitié pour l'officier nazi Jurg Engelmayr et la réprobation de son entourage (sa mère, sa fiancée, une vieille servante). Pour se les concilier, il leur laisse croire qu'il est le fameux Vercors, dont le récit *Le silence de la mer*, a été bombardé sur leur localité. Mais lorsqu'il devra affronter la mort, un bras de fer idéologique et existentiel va se nouer entre les deux hommes, l'Allemand poussant le Français aux limites de sa vérité, de son destin. Dans la dernière nouvelle, *Le gardien d'éternité*, Engel change complètement de registre : un homme animé d'une passion délirante pour les momies crée un univers complètement soumis à son interrogation sur la vie et l'éternité. Entre ces deux extrêmes, une gamme variée de personnages mus par des passions diverses : la course cycliste, le clonage humain, la civilisation perdue de Maramisa, etc. Avec la même volonté de « boire l'écrasante sagesse de la vie jusqu'à la lie » et de s'interroger sur tous les mystères qui la composent.

Le dernier roman publié à ce jour par Vincent Engel apparaît comme une synthèse de tout ce qui a précédé, traitée avec brio et intelligence, tant par le fond que par la forme. Il s'interroge sur le devoir de mémoire qui souvent s'impose face à l'horreur absolue des camps d'extermination. Dans *Oubliez Adam Weinberger*, Vincent Engel surprend d'emblée son lecteur puisqu'il en appelle à gommer son personnage. La première partie du livre retrace avec humour, détachement et vivacité toute l'enfance d'Adam à travers la saga de sa famille juive. Ses idéaux d'adolescent le poussent à sauver (en vain) sa sœur d'un mariage qui l'enfermerait dans les scléroses de la tradition, à tenter la réconciliation entre les siens et un

oncle déchu, à courir derrière l'amour parfait, alors que se profile la menace absolue sur son peuple. Le récit est alerte, plaisant, jusqu'à la rupture totale de ton. Entre l'avant et l'après. L'intelligence, la force, la pertinence du livre tiennent dans l'immense trou noir de la mémoire qui s'inscrit en son centre, ce silence absolu sur ce qui a été vécu là-bas et que Vincent Engel signe de cette phrase : «Et maintenant je me tais.»

Car l'Adam Weinberger, le survivant que nous retrouvons adulte sous le regard de quatre de ses proches est quasi méconnaissable, insaisissable, réfractaire à toutes confidences. La volonté d'une jeune journaliste qui deviendra sa femme de le sortir des brumes du passé se heurte à un mur d'amnésie volontaire. Pour Adam, les mots comme l'existence ont perdu tout sens. Restent les gestes accomplis presque mécaniquement, ceux du médecin qu'il est devenu pour sauver ce qui est encore possible de l'être, ceux du bricoleur maniaque qui enferme ses fantômes sous forme de bateaux dans des bouteilles. Voici le livre le plus abouti à ce jour de Vincent Engel, où il reprend ses interrogations métaphysiques les plus obsédantes, où il montre un homme en lutte avec une existence vidée de sens.

Que nous réservera le suivant? À vous de le découvrir, maintenant qu'il est sorti de presse et gageons que *Retour à Montechiarro* prolongera certaines des découvertes qu'il nous a été donné de faire dans les livres précédents.

Michel Torrekens